

Olivier Roy : « Le djihadisme est une révolte générationnelle et nihiliste »

LE MONDE | 26.11.2015 par Olivier Roy, politologue spécialiste de l'islam

La France en guerre ! Peut-être. Mais contre qui ou contre quoi ? Daech n'envoie pas des Syriens commettre des attentats en France pour dissuader le gouvernement français de le bombarder. Daech puise dans un réservoir de jeunes Français radicalisés qui, quoi qu'il arrive au Moyen-Orient, sont déjà entrés en dissidence et cherchent une cause, un label, un grand récit pour y apposer la signature sanglante de leur révolte personnelle. L'écrasement de Daech ne changera rien à cette révolte. Le ralliement de ces jeunes à Daech est opportuniste : hier, ils étaient avec Al-Qaida, avant-hier (1995), ils se faisaient sous-traitants du GIA algérien ou pratiquaient, de la Bosnie à l'Afghanistan en passant par la Tchétchénie, leur petit nomadisme du djihad individuel (comme le « gang de Roubaix »). Et demain, ils se battront sous une autre bannière, à moins que la mort en action, l'âge ou la désillusion ne vident leurs rangs comme ce fut le cas de l'ultragauche des années 1970.

Il n'y a pas de troisième, quatrième ou énième génération de djihadistes. Depuis 1996, nous sommes confrontés à un phénomène très stable : la radicalisation de deux catégories de jeunes Français, à savoir des « deuxième génération » musulmans et des convertis « de souche ».

Le problème essentiel pour la France n'est donc pas le califat du désert syrien, qui s'évaporerait tôt ou tard comme un vieux mirage devenu cauchemar, le problème, c'est la révolte de ces jeunes. Et la vraie question est de savoir ce que représentent ces jeunes, s'ils sont l'avant-garde d'une guerre à venir ou au contraire les ratés d'un borborygme de l'Histoire.

Quelques milliers sur plusieurs millions

Deux lectures aujourd'hui dominent la scène et structurent les débats télévisés ou les pages opinions des journaux : en gros, l'explication culturaliste et l'explication tiers-mondiste. La première met en avant la récurrente et lancinante guerre des civilisations : la révolte de jeunes musulmans montre à quel point l'islam ne peut s'intégrer, du moins tant qu'une réforme théologique n'aura pas radié du Coran l'appel au djihad.

La seconde évoque avec constance la souffrance postcoloniale, l'identification des jeunes à la cause palestinienne, leur rejet des interventions occidentales au Moyen-Orient et leur exclusion d'une société française raciste et islamophobe ; bref, la vieille antienne : tant qu'on n'aura pas résolu le conflit israélo-palestinien, nous connaissons la révolte.

Mais les deux explications butent sur le même problème : si les causes de la radicalisation étaient structurelles, alors pourquoi ne touche-t-elle qu'une frange

minime et très circonscrite de ceux qui peuvent se dire musulmans en France ? Quelques milliers sur plusieurs millions.

Car ces jeunes radicaux sont identifiés ! Tous les terroristes qui sont passés à l'action avaient leur fameuse fiche « S ». Je n'entre pas ici dans la question de la prévention, je remarque simplement que l'information est là et accessible. Alors regardons qui ils sont et essayons d'en tirer des conclusions.

Islamisation de la radicalité

Presque tous les djihadistes français appartiennent à deux catégories très précises : ils sont soit des « deuxième génération », nés ou venus enfants en France, soit des convertis (dont le nombre augmente avec le temps, mais qui constituaient déjà 25 % des radicaux à la fin des années 1990). Ce qui veut dire que, parmi les radicaux, il n'y a guère de « première génération » (même immigré récent), mais surtout pas de « troisième génération ».

Or cette dernière catégorie existe et s'accroît : les immigrés marocains des années 1970 sont grands-pères et on ne trouve pas leurs petits-enfants parmi les terroristes.

Et pourquoi des convertis qui n'ont jamais souffert du racisme veulent-ils brusquement venger l'humiliation subie par les musulmans ? Surtout que beaucoup de convertis viennent des campagnes françaises, comme Maxime Hauchard, et ont peu de raisons de s'identifier à une communauté musulmane qui n'a pour eux qu'une existence virtuelle. Bref, ce n'est pas la « révolte de l'islam » ou celle des « musulmans », mais un problème précis concernant deux catégories de jeunes, originaires de l'immigration en majorité, mais aussi Français « de souche ». Il ne s'agit pas de la radicalisation de l'islam, mais de l'islamisation de la radicalité.

Qu'y a-t-il de commun entre les « deuxième génération » et les convertis ? Il s'agit d'abord d'une révolte générationnelle : les deux rompent avec leurs parents, ou plus exactement avec ce que leurs parents représentent en termes de culture et de religion. Les « deuxième génération » n'adhèrent jamais à l'islam de leurs parents, ils ne représentent jamais une tradition qui se révolterait contre l'occidentalisation. Ils sont occidentalisés, ils parlent mieux le français que leurs parents. Tous ont partagé la culture « jeune » de leur génération, ils ont bu de l'alcool, fumé du shit, dragué les filles en boîte de nuit. Une grande partie d'entre eux a fait un passage en prison. Et puis un beau matin, ils se sont (re)convertis, en choisissant l'islam salafiste, c'est-à-dire un islam qui rejette le concept de culture, un islam de la norme qui leur permet de se reconstruire tout seuls. Car ils ne veulent ni de la culture de leurs parents ni d'une culture « occidentale », devenues symboles de leur haine de soi.

La clé de la révolte, c'est d'abord l'absence de transmission d'une religion insérée culturellement. C'est un problème qui ne concerne ni les « première génération », porteurs de l'islam culturel du pays d'origine, mais qui n'ont pas su le transmettre, ni les « troisième génération », qui parlent français avec leurs parents et ont grâce à eux une familiarité avec les modes d'expression de l'islam dans la société française : même si cela peut être conflictuel, c'est « dicible ». Si on trouve beaucoup moins de Turcs que de Maghrébins dans les mouvements radicaux, c'est sans doute que, pour les Turcs, la transition a pu être assurée, car l'Etat turc a pris en charge la

transmission en envoyant instituteurs et imams (ce qui pose d'autres problèmes, mais permet d'esquiver l'adhésion au salafisme et à la violence).

Des jeunes en rupture de ban

Les jeunes convertis par définition adhèrent, quant à eux, à la « pure » religion, le compromis culturel ne les intéresse pas (rien à voir avec les générations antérieures qui se convertissaient au soufisme) ; ils retrouvent ici la deuxième génération dans l'adhésion à un « islam de rupture », rupture générationnelle, rupture culturelle, et enfin rupture politique. Bref, rien ne sert de leur offrir un « islam modéré », c'est la radicalité qui les attire par définition. Le salafisme n'est pas seulement une question de prédication financée par l'Arabie saoudite, c'est bien le produit qui convient à des jeunes en rupture de ban.

Du coup, et c'est la grande différence avec les cas de jeunes Palestiniens qui se lancent dans les formes diverses d'intifada, les parents musulmans des radicaux français ne comprennent pas la révolte de leur progéniture. De plus en plus, comme les parents des convertis, ils essaient d'empêcher la radicalisation de leurs enfants : ils appellent la police, ils vont en Turquie pour tenter de les ramener, ils craignent, à juste titre, que les aînés radicalisés n'entraînent les plus jeunes. Bref, loin d'être le symbole d'une radicalisation des populations musulmanes, les djihadistes font exploser la fracture générationnelle, c'est-à-dire tout simplement la famille.

En rupture avec leur famille, les djihadistes sont aussi en marge des communautés musulmanes : ils n'ont presque jamais un passé de piété et de pratique religieuse, au contraire. Les articles des journalistes se ressemblent étonnamment : après chaque attentat, on va enquêter dans l'entourage du meurtrier, et partout c'est « l'effet surprise : « *On ne comprend pas, c'était un gentil garçon* (variante : « *Un simple petit délinquant* »), *il ne pratiquait pas, il buvait, il fumait des joints, il fréquentait les filles... Ah oui, c'est vrai, il y a quelques mois il a bizarrement changé, il s'est laissé pousser la barbe et a commencé à nous saouler avec la religion.* » Pour la version féminine, voir la pléthore d'articles concernant Hasna Aït Boulahcen, « Miss Jihad Frivole ».

Inutile ici d'évoquer la *taqiya*, ou dissimulation, car une fois *born again*, les jeunes ne se cachent pas et étalent leur nouvelle conviction sur Facebook. Ils exhibent alors leur nouveau moi tout-puissant, leur volonté de revanche sur une frustration rentrée, leur jouissance de la nouvelle toute-puissance que leur donnent leur volonté de tuer et leur fascination pour leur propre mort. La violence à laquelle ils adhèrent est une violence moderne, ils tuent comme les tueurs de masse le font en Amérique ou Breivik en Norvège, froidement et tranquillement. Nihilisme et orgueil sont ici profondément liés.

Cet individualisme forcené se retrouve dans leur isolement par rapport aux communautés musulmanes. Peu d'entre eux fréquentaient une mosquée. Leurs éventuels imams sont souvent autoproclamés. Leur radicalisation se fait autour d'un imaginaire du héros, de la violence et de la mort, pas de la charia ou de l'utopie. En Syrie, ils ne font que la guerre : aucun ne s'intègre ou ne s'intéresse à la société civile. Et s'ils s'attribuent des esclaves sexuelles ou recrutent de jeunes femmes sur Internet pour en faire des épouses de futurs martyrs, c'est bien qu'ils n'ont aucune

intégration sociale dans les sociétés musulmanes qu'ils prétendent défendre. Ils sont plus nihilistes qu'utopistes.

Aucun ne s'intéresse à la théologie

Si certains sont passés par le Tabligh (société de prédication fondamentaliste musulmane), aucun n'a fréquenté les Frères musulmans (Union des organisations islamiques de France), aucun n'a milité dans un mouvement politique, à commencer par les mouvements propalestiniens. Aucun n'a eu de pratiques « communautaires » : assurer des repas de fin de ramadan, prêcher dans les mosquées, dans la rue en faisant du porte-à-porte. Aucun n'a fait de sérieuses études religieuses. Aucun ne s'intéresse à la théologie, ni même à la nature du djihad ou à celle de l'Etat islamique.

Ils se radicalisent autour d'un petit groupe de « copains » qui se sont rencontrés dans un lieu particulier (quartier, prison, club de sport) ; ils recréent une « famille », une fraternité. Il y a un schéma important que personne n'a étudié : la fraternité est souvent biologique. On trouve très régulièrement une paire de « frangins », qui passent à l'action ensemble (les frères Kouachi et Abdeslam, Abdelhamid Abaaoud qui « kidnappe » son petit frère, les frères Clain qui se sont convertis ensemble, sans parler des frères Tsarnaev, auteurs de l'attentat de Boston en avril 2013). Comme si radicaliser la fratrie (sœurs incluses) était un moyen de souligner la dimension générationnelle et la rupture avec les parents.

La cellule s'efforce de créer des liens affectifs entre ses membres : on épouse souvent la sœur de son frère d'armes. Les cellules djihadistes ne ressemblent pas à celles des mouvements radicaux d'inspiration marxiste ou nationaliste (FLN algérien, IRA ou ETA). Fondées sur des liens personnels, elles sont plus imperméables à l'infiltration.

Les terroristes ne sont donc pas l'expression d'une radicalisation de la population musulmane, mais reflètent une révolte générationnelle qui touche une catégorie précise de jeunes.

Pourquoi l'islam ? Pour la deuxième génération, c'est évident : ils reprennent à leur compte une identité que leurs parents ont, à leurs yeux, galvaudée : ils sont « plus musulmans que les musulmans » et en particulier que leurs parents. L'énergie qu'ils mettent à reconverter leurs parents (en vain) est significative, mais montre à quel point ils sont sur une autre planète (tous les parents ont un récit à faire de ces échanges). Quant aux convertis, ils choisissent l'islam parce qu'il n'y a que ça sur le marché de la révolte radicale. Rejoindre Daech, c'est la certitude de terroriser.

Olivier Roy est professeur à l'Institut universitaire européen de Florence (Italie), où il dirige le Programme méditerranéen. Politologue, spécialiste de l'islam, il est notamment l'auteur de *La Sainte Ignorance* (Seuil, 2008), *En quête de l'Orient perdu* (Seuil, 2014) et de *La Peur de l'islam* (Ed. de l'Aube/Le Monde, 92 pages, 11 euros), recueil de ses principales interventions dans *Le Monde* du 11 septembre 2001 à janvier 2014.